ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE

MARS 2012 / N°63 / 6,90 €
DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 7,80 € / SUISSE : 10,50 CHF / CANADA : 11,75 $CAN
M 02151 - 63 - F: 6,90 €



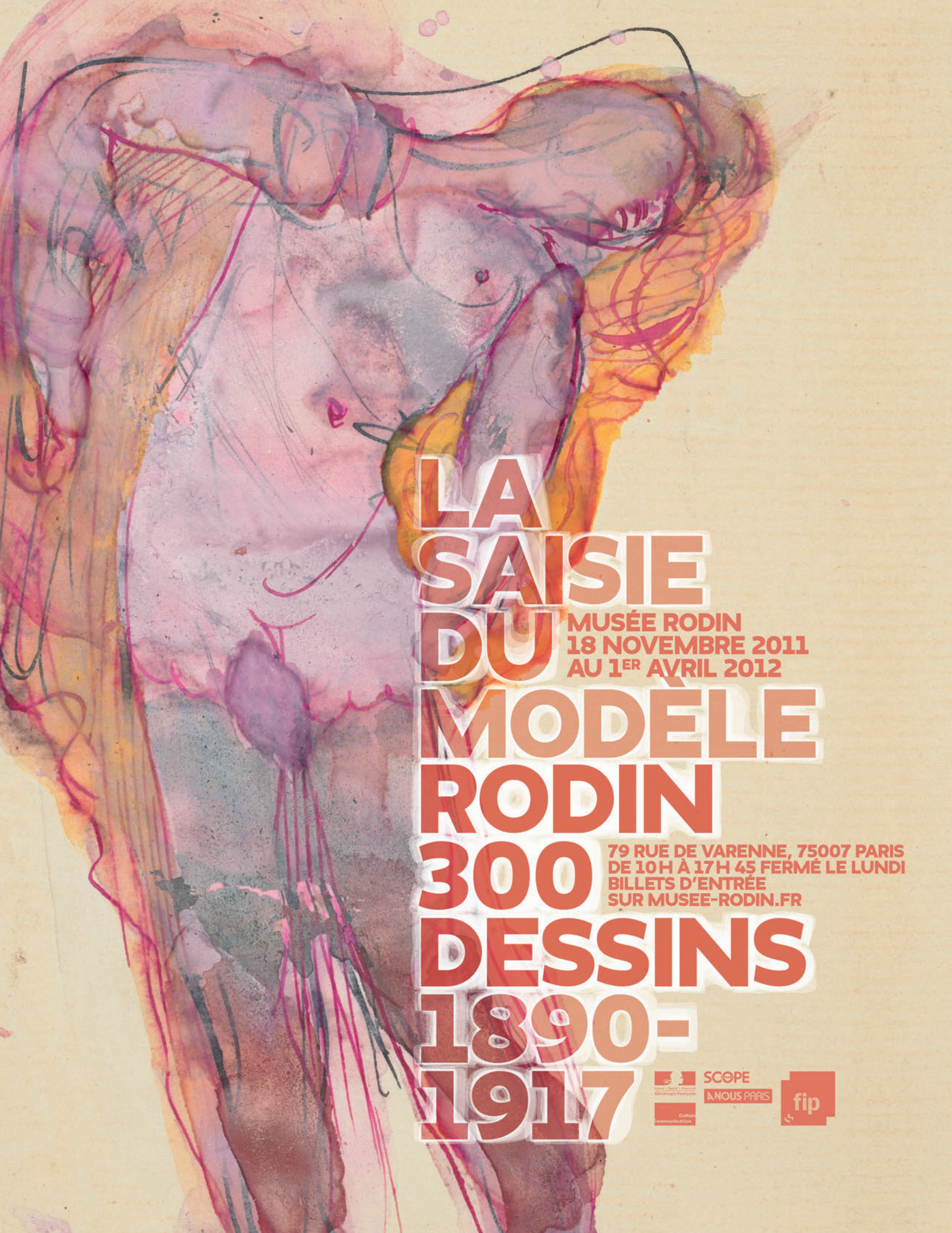
NOUVELLE FORMULE
+ RICHE + ACTUEL + COMPLET

EXPOSITION
PICASSO
DANS L'INTIMITÉ DU MAÎTRE

PORTFOLIO
LES DESSINS DE TIM BURTON

EXPOSITION
ARTEMISIA, L'AFFRANCHIE

SE FORMER, EXPOSER, VIVRE DE SON ART…
JEUNES ARTISTES, MODE D'EMPLOI


LA
SAISIE
DU
MODÈLE
RODIN
300
DESSINS
1890-
1917
MUSÉE RODIN
18 NOVEMBRE 2011
AU 1ER AVRIL 2012
79 RUE DE VARENNE, 75007 PARIS
DE 10 H À 17 H 45 FERMÉ LE LUNDI
BILLETS D'ENTRÉE
SUR MUSEE-RODIN.FR
SCOPE
À NOUS PARIS
fip

JEUNES ET JOLI(E)S
(MAIS PAS SEULEMENT)

Adrien Guilleminot RÉDACTEUR EN CHEF



Un numéro, deux couvertures : à vous de choisir entre Picasso et JR.



La clé du succès ? C'est David Hockney, ce jeune homme de 74 printemps, qui nous la livre au détour d'une phrase du portrait que nous lui consacrons dans ce numéro (p. 78) : *« Croyez-vous vraiment que Turner aurait fait la grasse matinée ? »*. Cet incroyable connaisseur de l'histoire de l'art connaît ses classiques, mais sa maxime s'appliquerait aussi bien à tous les jeunes artistes que nous avons interviewés dans notre grand dossier (p. 44). Car si le talent est essentiel, ce n'est qu'une partie de l'équation. Pour une mesure de génie, ajoutez-en dix de labeur, répondent en chœur les spécialistes (galeristes, commissaires d'exposition, collectionneurs, directeurs de centres d'art ou d'écoles), à qui nous avons posé cette question cruciale : comment « émerge » un jeune artiste.

Quel chemin long et tortueux – ou pavé de roses, ça arrive aussi, parfois… – faut-il emprunter pour arriver à créer ses œuvres ? À les montrer, ensuite ? À les faire apprécier au plus grand nombre, enfin ? Réponse : il n'y pas de chemin. Ou plutôt, il y en a mille. Mais il y a quand même quelques règles de base que nous avons pu déceler tout au long de cette enquête : savoir parler brillamment de son travail, être capable de dire de quelles questions il traite, et d'où viennent ces interrogations est essentiel. Savoir en faire parler – encore plus brillamment – des critiques d'art est encore mieux. Bombarder les galeries de dossiers pour s'y faire une place ? Fatal. Trouver la bonne, celle qui saura le soutenir sans l'étouffer ? Idéal. Ne pas se reposer entièrement sur elle mais continuer à entretenir son réseau, dénicher des lieux d'exposition… ? Crucial.

Une stratégie qui n'est finalement pas si différente de celle adoptée par leurs grands aînés. De l'infatigable Picasso (p. 70) à l'indomptable Artemisia (p. 86), en passant par le lunaire Tim Burton (p. 104), un même slogan : liberté, fierté, ténacité.

À NOS LECTEURS

Des soucis d'impression ont rendu la lecture du précédent numéro quelque peu malaisée. Par ailleurs, nos abonnés risquent de recevoir ce numéro et le suivant, selon les régions, un peu plus tard que les kiosques. Veuillez nous en excuser : le premier problème est réglé dès ce numéro, le second le sera dans un mois. Très bonne lecture à tous.



SOMMAIRE

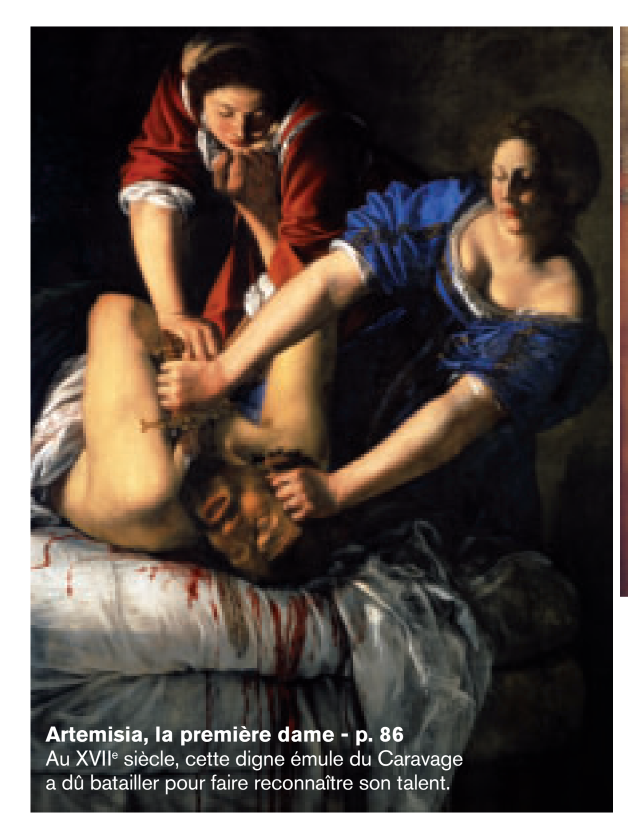


Comment émergent les jeunes artistes ? p. 44
Self made men, comme JR *(ci-dessus)*, ou adeptes de parcours « école-débrouille-galerie », les jeunes artistes témoignent.

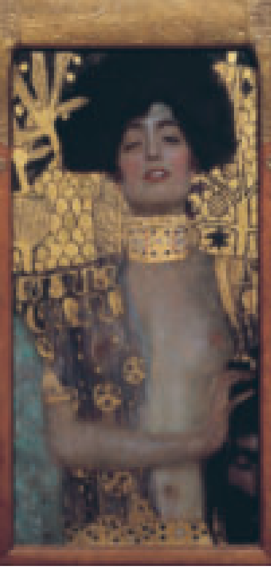


Pablo Picasso révélé - p. 70
Au travail, en famille : Picasso tel que vous ne l'avez jamais vu dans l'objectif d'un grand photographe.

SOMMAIRE



Artemisia, la première dame - p. 86
Au XVIIe siècle, cette digne émule du Caravage a dû batailler pour faire reconnaître son talent.



Vienne, dans la lumière de Klimt - p. 112
Jeunot fort académique, ou maître ès polémiques de l'art moderne : tout Gustav Klimt est visible à Vienne à l'occasion de ses 150 ans. Voyage sur les traces de ce peintre indémodable.



Sous les pinceaux de Tim Burton - p. 104
De ses dessins refusés par Disney aux esquisses de ses héros de film, tout l'art graphique de Burton à la Cinémathèque française, en 700 œuvres.

Ce numéro comporte un encart d'abonnement *Arts magazine* broché sur la partie kiosque France, un catalogue abonnés posé sur une partie des exemplaires abonnés, une planche d'autocollants posée sur une partie des exemplaires destinés aux abonnés.





ACTUALITÉ

Chroniques

< Musées pillés, fouilles sauvages : le patrimoine a-t-il souffert du « Printemps arabe » ? Notre enquête, page 34.

MUSÉE

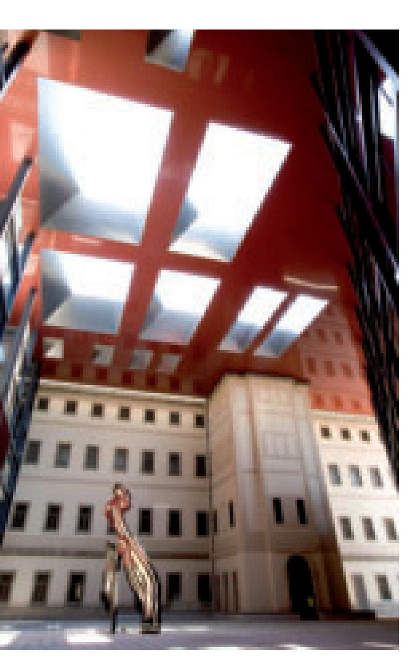
GRENOBLE

750 000 EUROS POUR UN PICASSO



Grâce à ses mécènes, le musée de Grenoble a pu s'offrir ce collage de Picasso.

Le musée de Grenoble vient d'acheter pour 750 000 euros le collage cubiste *Verre* de Picasso, soit *« l'acquisition la plus chère jamais réalisée ici »*, selon le conservateur Guy Tosatto. Datée de 1914, cette œuvre minimale (fusain, gouache, papier épinglé) est comme une synthèse radicale de la période cubiste initiée sept ans plus tôt par l'Espagnol, dans laquelle le collage a joué un rôle majeur. Le conservateur justifie son choix : *« Quand j'achète une œuvre, je raisonne en terme de collections nationales. Or, il existe moins de trente collages de Picasso dans les collections publiques françaises. Et ils se trouvent quasiment tous à Paris… »* Avec son budget d'acquisition de 390 000 euros annuels, le musée ne pouvait pas s'offrir ce trésor seul. Guy Tosatto a donc réuni des entreprises mécènes (bioMérieux, Soitec, Schneider Electric, Crédit agricole Rhône-Alpes…) pour gonfler son pouvoir d'achat. Des donateurs qui n'ont pas investi en pure perte : l'œuvre ayant reçu le label « d'intérêt patrimonial majeur », ils récupéreront 90 % de leur versement en réductions fiscales. **V. S.**



ESPAGNE

MALGRÈ LEUR SUCCÈS **LES MUSÉES MADRILÈNES SONT EN CRISE**

Malgré la crise économique, les musées madrilènes font le plein. La preuve : 1,1 million de visiteurs s'est rendu au musée Thyssen en 2011 (+30 % par rapport à 2010), 2,7 millions se sont pressés pour admirer *Guernica*, les nombreux Dalí et les collections contemporaines du Reina Sofia (+17 %) et 2,9 millions au Prado (+6,6 %). Des chiffres jamais vus, ce qui n'empêche pas ces établissements de connaître de sérieuses difficultés financières. Le plus prestigieux des trois, celui du Prado et ses innombrables Vélasquez, Goya, et Titien s'est vu retirer 6 millions d'euros de subvention pour 2012. Sur un budget total de 42 millions, le coup est rude… Pour y faire face, le musée va désormais ouvrir 7 jours sur 7. Les recettes de billetterie supplémentaires attendues égaleraient 1,5 million d'euros. **A. G.**

MUSÉE

UN FUTUR MUSÉE **D'HISTOIRE SOCIALE** À TOURCOING

Transformer un centre d'histoire locale en « musée de France » : c'est le défi que se donne la ville de Tourcoing d'ici quatre ans. Près de 60 000 objets de la vie quotidienne, couvrant la période du Moyen Âge au XVIIIe siècle, y raconteront la vie quotidienne des habitants de la métropole. **G. D.**

ACTUALITÉ

ART CONTEMPORAIN

LE NOUVEAU FESTIVAL

BEAUBOURG SE MET À LA VENTRILOQUIE



Le photographe canadien Jeff Wall est l'un des invités du Nouveau Festival.

Le temps d'un festival (du 22 février au 12 mars), le centre Pompidou revient à ses premières amours : surprendre et expérimenter en mêlant allègrement art, cinéma, musique… Démonstration avec sa tête pensante, Bernard Blistène, qui met cette année en avant l'art délicat de la… ventriloquie.

« Le pari du Nouveau Festival tient dans son titre : celui de se renouveler à chaque édition. C'est pourquoi je lance à chaque fois un appel à projet avec des gens de génération et d'origine différente pour inventer quelque chose de nouveau. C'est le cas de Paul Bernard, un très jeune historien de l'art de 26 ans qui fait sa thèse sur l'idée de "conférence-performance". Il m'a parlé, un jour, du livre de Steven Connor, Une Histoire culturelle de la ventriloquie, *en m'assurant que ce serait un sujet d'exposition formidable. Sa proposition m'a tout de suite séduit car la ventriloquie, en touchant à la voix et à l'image à travers des représentations à la fois très anciennes et contemporaines incarne le concept même de ce nouveau festival : un espace où la question du son et de l'image s'interpénètre tout en donnant une grande place à la culture populaire. Pour ce programme, appelé "La voix dissociée", nous présentons des archives, des œuvres contemporaines de Jeff Wall ou de Laurent Montaron, des films, mais aussi des performances et des lectures de l'ouvrage de Steven Connor par l'acteur Jacques Bonnaffé. Et pour la soirée de clôture du festival, on donnera la parole au ventriloque Michel Dejeneffe et à sa marionnette Tatayet ! »* **A. R.**

POLITIQUE

SILEX, LE MYSTÉRIEUX COLLECTIF QUI FAIT DES ÉTINCELLES

Ils sont une petite dizaine d'experts qui préfèrent rester anonymes, sauf, à leur tête Olivier Poivre d'Arvor, le directeur de France Culture. Le nom de ce groupe de travail de l'ombre ? Silex. Sa mission ? Faire des propositions concrètes aux candidats à la présidentielle en matière culturelle. Et si OPDA, à la tête d'une institution publique, tient à conserver une certaine neutralité, on devine que ce *brainstorming* sera surtout profitable au PS. François Hollande, dans ses discours des 19 et 22 janvier, a d'ailleurs déjà fait siens les grands chevaux de bataille d'OPDA en proposant d'investir massivement dans l'éducation aux arts et de muscler le réseau culturel français à l'étranger. **L. P.**

ACTUALITÉ

ART CONTEMPORAIN

PHILIPPE RAMETTE

L'HOMME SUSPENDU EST DEVENU STATUE

Sabrina Silamo INTERVIEW

À 50 ans, Philippe Ramette ne défie plus les lois de la gravité. L'artiste dandy, devenu célèbre dans le rôle du promeneur solitaire explorant les fonds marins ou déambulant sur des plafonds, retrouve ses habits de sculpteur. Mais que les amateurs se rassurent : à la galerie Xippas, à Paris, où il expose ses dernières œuvres, Philippe Ramette reste fidèle à sa veine surréaliste.

À VOIR

Galerie Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e.
Jusqu'au 31 mars. Gratuit.
Tél. : 01 40 27 05 55.
http://xippas.com/fr

Fini les acrobaties ! Désormais Philippe Ramette « déboulonne » la sculpture.

ARTS MAGAZINE ▪ **Cette exposition, la première à Paris depuis 2006, est-elle le résumé de ces cinq dernières années ?**

PHILIPPE RAMETTE ▪ Absolument. Il s'agit de travaux très récents nés après « Paris-Delhi-Bombay » (ndlr : exposition présentée au centre Pompidou, du 25 mai au 19 septembre 2011) ou j'ai montré *Place publique d'intérieur* : la sculpture d'une petite fille en bronze qui se hisse pour s'installer sur le socle. Cette fillette est saisie dans son effort, comme s'il s'agissait d'un arrêt sur image. Elle a enjambé le périmètre de sécurité, et transgressé l'interdit, pour devenir statue. En ce sens, cette œuvre représente l'éloge de la désobéissance, une vision démocratique de l'art et du devenir artistique de chacun. J'ai eu envie de poursuivre dans cette voie, celle d'une sculpture intemporelle.

Même dans la fameuse série photographique « Explorations rationnelles des fonds sous-marins », vous êtes parfois figé dans un bloc de béton. L'idée de socle est-elle toujours présente dans votre œuvre ?

Oui. C'est ma préoccupation depuis toujours. Cependant, mes dernières sculptures sont toutes inspirées d'une image accrochée au-dessus du bureau de Jean-Yves Jouannais (ndlr : auteur de l'ouvrage *Inventaire irrationnel*, consacré à Philippe Ramette). Il s'agit d'une carte postale des années 1920 qui montre les vestiges de la place publique d'un village complètement détruit. On y voit un socle vide au milieu d'un champ labouré. Le personnage qui y était installé a été déboulonné et se trouve plus loin, les pieds enfoncés dans le sol. Comme un médicament sécable : il y a d'un côté, le socle, de l'autre, le personnage. Cette petite image est devenue une *Sculpture déboulonnable (ci-dessus)* qui mesure presque quatre mètres de haut. Elle représente un personnage cachant son visage. Cet homme, qui pourrait être un dictateur, indique la permanence de la dictature et le fait que tout dictateur, comme la sculpture, est déboulonnable.

Qu'est-ce qui relie ces sculptures à votre travail photographique ?

Mon point de vue décalé ! Ces sculptures, dont certaines sont en résine blanche posées sur des fonds blancs, sont aussi fixées dans des positions particulières… Et puis, je me considère avant tout comme un sculpteur qui utile parfois la photographie pour certaines images que je mets en scène.

Bachelor
Médiateur Culturel
Négociateur d'Objets d'Art

MBA
Manager de Projet Culturel
Manager du Marché de l'Art

Vis ma vie!

Quitterie Beresnikoff, EAC 1997
Fondatrice de Revel'art
Evénementiel
en art contemporain

Journée Portes Ouvertes

> Samedi 31 Mars

> De 9h à 17h

> Titres certifiés par l'État



Paris, Lyon, Monaco, Shanghai
www.groupeeac.com

33 rue La Boétie 75008 Paris / Tél +33 (0)1 47 70 23 83
Établissement d'Enseignement Supérieur Technique Privé en Ingénierie des Arts et de la Culture reconnu par le Ministère de la Culture



photo : ©Kali Vermes

ACTUALITÉ

ART CONTEMPORAIN

EX-FAN DES 70'S AU CHÂTEAU

Parmi les 28 invités, Daniel Dezeuze investit la salle des tapisseries.



L'endroit ? Une impressionnante forteresse accrochée à la falaise qui surplombe la Seine, entre Ile-de-France et Normandie. La silhouette du château de la Roche-Guyon, patchwork d'édifices du Moyen Âge au XVIIIe siècle, est bien connue des bédéphiles : c'est ici que le professeur Mortimer se retrouve embarqué dans un cauchemardesque voyage à travers le temps dans *Le Piège diabolique*. L'étrange colonnade rayée qui accueille les visiteurs, elle, sera plus familière aux amateurs d'art contemporain : il s'agit bien d'une installation de Daniel Buren, l'un des 28 artistes invités à créer un « musée éphémère » au château. « *Tous des artistes de la même génération, celle qui a émergé dans les années 1970*, explique la critique d'art à l'origine du projet, Évelyne Artaud. *Certains sont très célèbres, d'autres moins, et il est très rare de les voir justement exposés en tant que génération.* » L'occasion de déambuler dans ce labyrinthique édifice en découvrant au fil des salles, des écuries (et même du pigeonnier) les travaux d'Ernest Pignon-Ernest, Alain Fleisher, Daniel Dezeuze. Des peintres, des sculpteurs, des « installateurs » ou des vidéastes, issus de mouvements et de courants très divers, dont l'unique point commun est « *d'avoir dès leurs débuts désiré sortir des cadres en exposant dans des lieux improbables, en sortant de la peinture de chevalet…* », poursuit la commissaire. L'autre trait qui les rassemble ? Leur ouverture d'esprit. Malgré leurs différences, ils se sont tous cooptés pour ce projet qui sera définitivement complété le 10 mars avec les dernières installations d'artistes. Date limite pour visiter ce musée pas comme les autres : décembre 2012. **A. G.**

AUTRICHE

À VIENNE, LES PRINCES DU LIECHTENSTEIN NE FONT PAS RECETTE

Le « palais-jardin » du Liechtenstein à Vienne, qui abrite le musée de la famille régnante de ce micro-État des Alpes, avec ses toiles baroques et ses objets Biedermeier, n'attire pas assez de visiteurs. Résultat : il n'ouvrira plus à horaires fixes, et sera désormais accessible aux groupes, sur réservation. Idem pour l'autre demeure viennoise des princes, le « palais de ville », en rénovation jusqu'en 2013. Ces opulentes bâtisses seront également disponibles à la location pour des manifestations privées. Elles n'ouvriront aux particuliers qu'une seule fois dans l'année, en octobre, lors de « La Nuit des musées ». **V. S.**

MUSÉE

ABOU DHABI, ÇA REPART

Une annonce en fanfare, une mégapolémique, puis un coup d'arrêt. Les projets de musées voulus et financés par Abou Dhabi semblent à nouveau sur les rails. Le conseil exécutif de l'Émirat a approuvé à la fin du mois de janvier les plans de construction des immenses bâtiments qui s'établiront sur l'île de Saadiyat : le Louvre dessiné par Jean Nouvel ouvrira le bal en 2015, suivi du Musée national Zayed (signé Norman Foster) en 2016. Le chantier du Guggenheim de Frank Gehry, vivement critiqué l'an passé pour avoir fait travailler des ouvriers dans des conditions plus que discutables, n'ouvrira qu'en 2017. **A. G.**

GUZMAN

Tensions et Partitions

musée des Beaux-Arts **de Pau**



Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10h à 12h et de 14h à 18h

PpP Pau Porte des Pyrénées

LIVRES

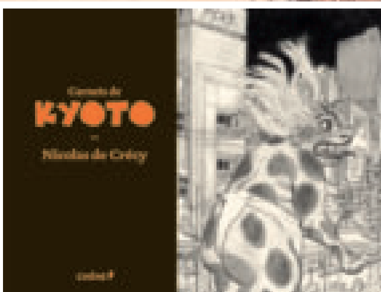
LES CARNETS **ONT LA COTE**

Léo Pajon TEXTE

Il y a peu étaient publiés le carnet intime de Zep et l' « Artbook » de Dupuy-Berberian... Voici maintenant les *Carnets de Kyoto* de Nicolas de Crécy et un bel ouvrage regroupant les dessins de dix « carnettistes tribulants » en Chine. Morceaux de choix d'un genre bien vivant.







Après la BD traditionnelle *(Léon la Came)*, le noir et blanc *(Monsieur Fruit)*, le récit sans bulle *(Prosopopus)* et le carnet de croquis (500 dessins)… la publication de ces carnets de voyage entamés en 2008 à l'occasion d'une résidence d'artiste près de Kyoto est un nouvel exercice de défrichage pour Nicolas de Crécy. Le dessinateur manie le crayon, la plume, l'aquarelle, mais signe aussi quelques textes et des photos. Une évasion géographique et artistique pour l'artiste dont on dit qu'il envisage d'arrêter la bande dessinée.

Carnets de Kyoto, Nicolas de Crécy, éd. Chêne, 160 p., 35 €

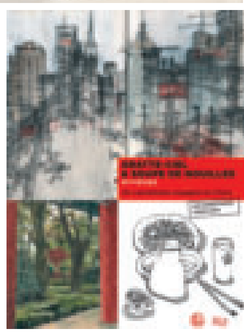






Ils sont dix, dix « carnettistes tribulants » à s'être rendus en Chine pour observer ce pays qui n'en finit pas d'évoluer. Entre dessins et textes, ces artistes reporters en immersion (ils logent chez l'habitant, se familiarisent aux techniques locales, comme la calligraphie…) réalisent un projet proche, en photo, du collectif Tendance Flou (*Mad in China*, paru en 2007). Un travail riche, intelligent et généreux.

Gratte-ciel & soupe de nouilles, collectif, éd. les carnettistes tribulants, 160 p., 30 €



ACTUALITÉ

THÉÂTRE

LE CARAVAGE BRÛLE LES PLANCHES

RENSEIGNEMENTS

Moi, Caravage, *au Lucernaire. 53, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris 6e. Jusqu'au 7 mars (puis Saint-Maur, La Châtre…). 15 €/30 €. Tél. : 01 42 22 26 50. www.lucernaire.fr*

Trente-neuf ans de la vie mouvementée de Michelangelo Merisi dit Le Caravage en 1 h 10 ! C'est au théâtre du Lucernaire et c'est Cesare Capitani, acteur franco-italien, diplômé de l'école du Piccolo teatro de Milan, qui campe ce mauvais garçon qui jouait volontiers du couteau. Chevelure en bataille, dépoitraillé, pieds nus, il raconte avec exaltation les triomphes et les revers de ce peintre *« possédé par l'ivresse du sacrifice et de la mort »*. De l'enfant pauvre né dans un village de Lombardie en 1571 à l'artiste renommé qui brille dans les salons romains jusqu'au désastre final (son assassinat présumé sur une plage déserte non loin de Rome en 1610), Capitani-Le Caravage, fiévreux, ne cache rien de cette existence sulfureuse dont les épisodes décisifs sont évoqués à partir de ses plus célèbres tableaux. Les modèles de ces œuvres empreintes d'un réalisme brutal et d'un érotisme ensorcelant ? Les amants du Caravage (bisexuel notoire), des prostituées et des voyous, qui se métamorphosent grâce au talent du maître du clair-obscur en éphèbes aussi séduisants que troublants. Tous interprétés – pour continuer à braver les genres – par l'actrice et soprano Lætitia Favart qui, tour à tour maléfique ou réconfortante, renforce sa présence avec des airs de Monteverdi chantés a capella. Une vibrante confession, adaptée du roman de Dominique Fernandez *La Course à l'abîme*, qui n'efface pas le mystère auréolant cet insoumis, mais donne furieusement envie de revoir les œuvres de celui qui voulait entendre du bruit dans ses tableaux. **S. Sil.**



Cesare Capitani ressuscite Le Caravage, et évoque la vie dissolue du peintre à travers ses tableaux les plus célèbres.

ARCHÉOLOGIE

OUVERTURE DU MUSÉOPARC D'ALÉSIA : UNE PLONGÉE DANS L'HISTOIRE DE LA GAULE



Branle-bas de combat à Alise-Sainte-Reine ! Le centre d'interprétation du futur muséoparc destiné à illustrer le célèbre siège d'Alésia ouvre ses portes en Bourgogne le 26 mars prochain. Édifié sur le site qui vit la déroute des Gaulois de Vercingétorix face aux Romains de Jules César en 52 av. J.-C., le bâtiment de forme circulaire a été réalisé par l'architecte Bernard Tschumi. Ce centre d'interprétation est le premier maillon d'un projet plus vaste incluant également un musée archéologique et de nombreux parcours-découverte sur le site environnant. Un projet de grande ampleur pour l'histoire locale et nationale, mais aussi pour la région, qui compte sur la présence du centre pour attirer de nombreux visiteurs et placer Alise-Sainte-Reine au cœur du tourisme bourguignon. **E. F.**



CHRONIQUE

Le « mort-vivant »
BRUNO MUNARI

Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est, lui, toujours vivant. Tour à tour commissaire d'exposition, critique d'art, galeriste… il est aujourd'hui commissaire artistique du Salon de Montrouge, où émergent chaque année les jeunes artistes de demain, et directeur du département « Art contemporain » de la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr, où se font les cotes des créateurs plus établis. Sa chronique dans Arts Magazine *se situe donc fort logiquement entre ces deux extrêmes.*



Un bon artiste est-il un artiste mort ? On pourrait le croire, vu le succès posthume de certains créateurs quasi oubliés, qui reviennent hanter les murs des galeries et des Musées, et dont les œuvres connaissent un succès fulgurant, critique et commercial…

Depuis la naissance de l'art moderne, on se plaît à remarquer que les conservateurs et les collectionneurs des générations précédentes se sont presque tous trompés. Mais à présent, les réhabilitations concernent des artistes encore actifs il y a peu. De là à conclure que notre génération ne fait pas mieux que les précédentes ?

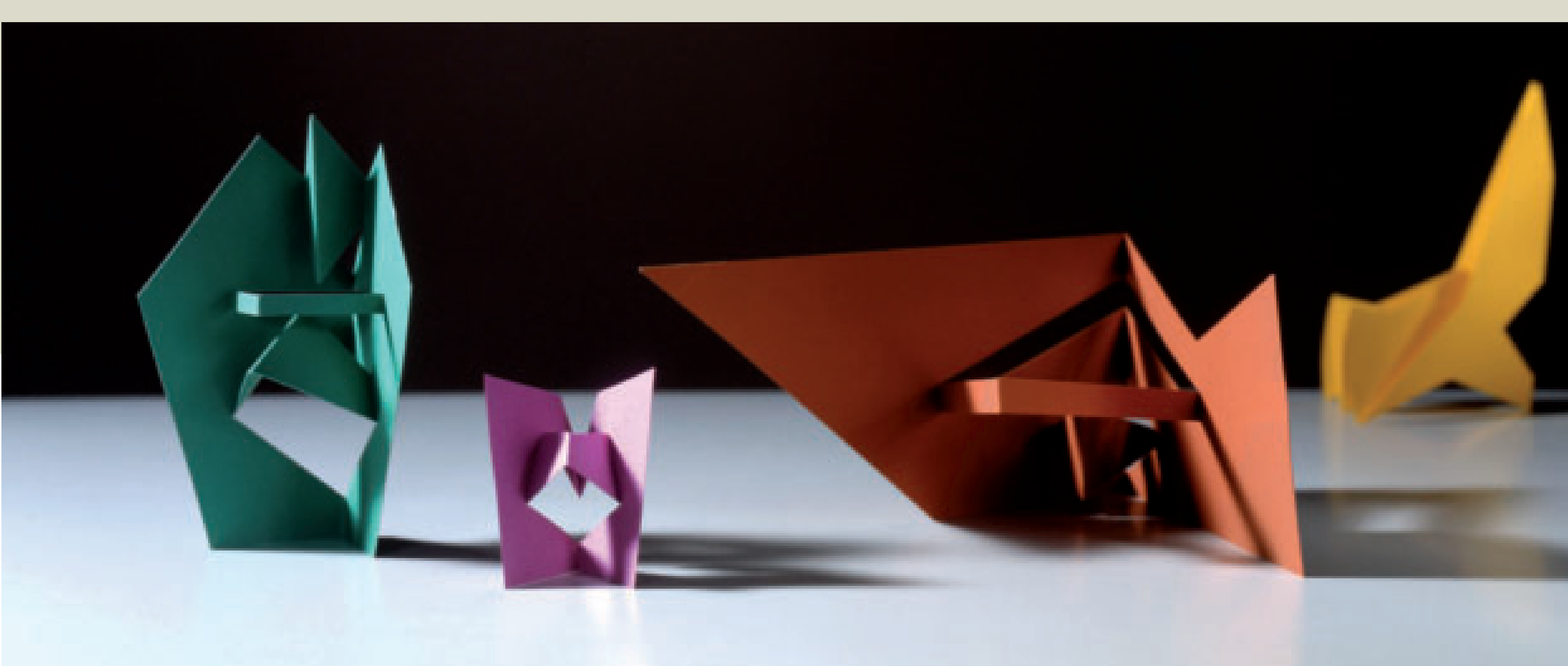
L'artiste et designer italien Bruno Munari, génial inventeur, est l'un de ces inconnus célèbres dont on redécouvre aujourd'hui seulement l'importance. Une des bonnes surprises de cet hiver est en effet de le retrouver au centre de la nouvelle exposition du centre d'art Le Plateau, à Paris. Les commissaires invités pour la saison 2011-2012, Élodie Royer et Yoann Gourmel, sont revenus de leur résidence à la Villa Kujoyama de Kyoto avec un nouveau « sentiment des choses », titre de ce premier volet de leur programmation. Voilà qui peut sembler tortueux, mais pourtant tout à fait typique des circuits actuels de circulation de la pensée et de l'air du temps : un Italien né en 1907 (et disparu en 1998) redécouvert à l'orée du siècle suivant à des milliers de kilomètres par deux Français tout juste trentenaires…

C'est que Bruno Munari aura longtemps été mal connu par ses contemporains, malgré un succès paradoxal : bien qu'il ait inventé les sculptures mobiles (« Machines inutiles », dès 1930, avant même Calder, sans doute), les livres sans textes pour jeunes enfants, les jeux pédagogiques, les multiples d'art (« Ora X », en 1945) et le copy-art, on l'a longtemps relégué au rayon des saltimbanques. Lui-même a raconté, en 1971 : *« [Mes amis] avaient quasiment tous une des mes* Machines inutiles *à la maison, mais ils les cantonnaient dans les chambres d'enfant, parce qu'elles semblaient absurdes et ne servaient à rien, tandis que leurs salons arboraient des sculptures de Marino Marini et des tableaux signés Carrá ou Sironi. Sans aucun doute, comparé à un tableau de Sironi, si profondément marqué du sceau de l'émotion, moi, avec ma ficelle et mon carton, je pouvais difficilement m'attendre à être pris au sérieux. »*

Du Léonard mâtiné de Peter Pan

« Pas sérieux » : l'accusation fait sourire, s'adressant à un membre éminent du deuxième mouvement futuriste, fondateur de l'Art concret en 1948 avec Gillo Dorfles… Il est exact que s'il y a du Léonard de Vinci chez Munari, c'est mâtiné de Peter Pan, comme l'a fait remarquer le critique Pierre Restany. Comme toujours, le génie touche-à-tout de Munari l'a plutôt desservi de son vivant : certains louaient le pionnier de l'art optique (avec ses « Négatifs/Positifs, dès 1948), le designer accumulant les prestigieuses récompenses pour son cendrier « Cubo » ou son lit modulaire « Abitacolo », tandis que d'autres s'attachaient à ses méthodes pédagogiques innovantes, au point d'ouvrir des « écoles Munari » un peu partout en Italie, sans oublier ceux qui admiraient au premier chef le théoricien, l'illustrateur prolifique (des milliers de couvertures de livres et de pochettes de disques) ou le graphiste inspiré (pour Campari, notamment).

L'exposition du Plateau a le mérite, pour la première fois, d'exposer côte à côte toutes les facettes de l'art « radical et léger » de Bruno Munari, en le mêlant à ses vrais contemporains, les jeunes artistes. En effet, avec Isabelle Cornaro, Chloé Quenum et Clément Rodzielski, nés entre 1974 et 1983, Munari, enfin, est pris au sérieux.



CHRONIQUE

GUSTAV VS JIMI



En 1961, Pete Townshend, le guitariste des Who, étudie à la Ealing Art College[1]. Il a pour professeur Gustav Metzger, artiste théoricien de l'Auto-Destructive Art, un art « public » à l'adresse des sociétés industrielles, formulant une critique acerbe des valeurs du capitalisme. Initiateur de l'Art Strike, l'artiste activiste réalise de nombreuses performances créant ainsi des œuvres éphémères ou qui se désintègrent. *Acid Action Painting*[2] (1961) demeure son geste fort de protestation contre l'utilisation d'armes nucléaires. Pour Gustav Metzger, nous passons notre temps à détruire la planète, c'est pourquoi l'art doit en être le témoin via son « esthétique du dégoût ». Pete Townshend reçoit un autre cours important prodigué par Malcolm Cecil qui, un jour, scie une basse en plein cours. Townshend réalise alors que son instrument peut produire d'autres sons tels que des larsens, beaucoup plus directs et percutants que des « notes », et ainsi devenir une arme alternative. Avec l'arrivée d'amplis de plus en plus puissants, Pete cherche à exprimer les sanglots d'une guitare, le bruit du chaos du monde. Il envisage la guitare électrique comme un instrument de contrôle de l'agressivité et de la violence latente de (l'individu dans) notre société.

Il devient le premier à briser une guitare sur scène, cassant la tête de sa Rickenbacker en la projetant contre le plafond bas du club londonien, le Railway Hotel. La première fois accidentellement. Toutes les suivantes, consciemment.

En juin 1967, les Who jouent au Monterey International Pop Music Festival en Californie, aux côtés de Janis Joplin, Otis Redding, Grateful Dead… La réputation du groupe est celle de vandales détruisant backstages, suites d'hôtel et matériels. La version qu'ils donnent de *My Generation* en est le symbole. Il n'en faudra pas moins pour que Jimi Hendrix, le même soir, en grand compétiteur, achève sa démentielle interprétation de



Recréation de la performance d'Auto-Destructive Art « Acid Action Painting » (1961) de Gustav Metzger à Southbank, Londres, le 14 octobre 2006. Le performeur est l'artiste Brian Hodgson **<<**

Performance live de Jimi Hendrix au Monterey Festival, 1967 **<**

Collusion

Julien Blanpied

Assistant d'exposition au musée d'Art contemporain du Val-de-Marne. Commissaire d'expositions dont « Royal Wedding » et « Framing Abstraction », il contribue à différents magazines (Horsd'œuvre, Blackpool Magazine) et catalogues. Il est également musicien.

Wild Thing en projetant de l'essence sur sa guitare, en y mettant le feu et en la détruisant violemment. C'est le même Hendrix (dont la dextérité – de gaucher – n'est plus à prouver) qui, deux ans plus tard, vandalise l'hymne américain, et le conclut en simulant un raid d'avions accompagné de sa pluie de bombes (électriques), attaquant vivement le gouvernement américain et ses positions face à la guerre au Vietnam.

Des versions proprement apocalyptiques comme ont pu le dire les commentateurs. Apocalypse provient du verbe grec [illegible] kalúptô (« cacher »), précédé du préfixe de privation [illegible] ápó. Littéralement donc « dé-caché », et donc par extrapolation, « dévoilé aux yeux », « retrait du voile », « le voile est levé ». Jimi Hendrix et Gustav Metzger font partie de ces artistes qui témoignent d'une semblable volonté de dévoilement des structures invisibles de l'appareil idéologique, en conservant toujours sur leur partition une place à l'improvisation.

Bref, le bruit qui pense.

Notes:

1. *Tout comme Freddie Mercury, leader du groupe Queen, John Alec Entwistle, bassiste des Who et Ronnie Wood, guitariste des Rolling Stones*

2. *Dont l'image à gauche illustre une « recréation » effectuée en 2006*

ENQUÊTE

PRINTEMPS ARABE

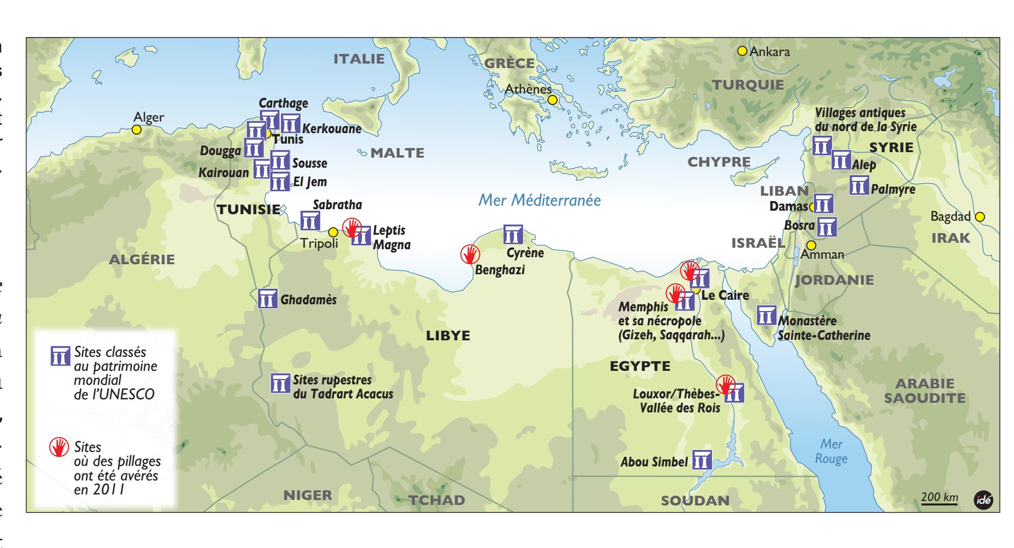
BON POUR LA DÉMOCRATIE, MAUVAIS POUR L'ARCHÉOLOGIE ?



De la Tunisie à l'Égypte (ici, sur la place Tahrir du Caire), les révolutions du « Printemps arabe » ont changé le visage de la région.

Un an après les révoltes qui ont bousculé l'Égypte, la Tunisie et la Libye, et alors que la Syrie est encore en pleine guerre civile, les experts sont inquiets : l'exceptionnel patrimoine de ces pays est-il en danger ? Bilan en demi-teinte, entre menaces bien réelles et projets porteurs d'espoir.

Émilie Formoso TEXTE



Le pourtour méditerranéen est constellé de sites archéologiques majeurs. La plupart semblent avoir été épargnés par les événements récents.

« Les pillards étaient renseignés sur la manière de rentrer dans le musée, sans doute avec la complicité des gardiens. » Le ton de Christian Manhart, chef de la section « musées » au sein de l'Unesco, est professionnel, mesuré, mais on y perçoit encore la trace de l'inquiétude qui s'est emparée de la communauté internationale lors du pillage du musée égyptien du Caire le 28 janvier 2011. Il faut dire qu'en la matière, les précédents n'incitaient pas vraiment à l'optimisme… Retour quelques années en arrière, lors de l'invasion de l'Irak par la coalition internationale. Les 9 et 10 avril 2003, 15 000 objets, dont de nombreux fleurons de l'archéologie orientale, étaient arrachés au musée de Bagdad sous les yeux impuissants des conservateurs. Et sous le nez des soldats américains, campés à quelques centaines de mètres de là. *« Un véritable génocide culturel »*, selon Édouard Planche, spécialiste de la protection du patrimoine mobilier et immobilier à l'Unesco.

Le musée du Caire, quant à lui, a échappé au pire. Si l'on en croit Christian Manhart. *« Il n'y a pas eu de vols organisés comme à Bagdad, et les voleurs qui sont entrés dans le musée n'ont pas pris les œuvres majeures. Certains ont même emporté des copies de la boutique de cadeaux ! La plupart des objets volés ont été retrouvés et ceux qui ont subi des dommages ont été restaurés. »* Hormis la trentaine de pièces manquant encore à l'appel, le drame annoncé a donc été évité. Un constat qu'on peut étendre aujourd'hui, un an après les événements du « printemps arabe », à la majorité des musées des pays concernés. *« Il y a eu peu de vandalisme et dans l'ensemble, la situation est restée relativement sous contrôle »*, poursuit Christian Manhart. La Libye a accueilli en novembre dernier une mission conduite par l'Unesco, qui a permis de constater sur place les dommages réduits subis par les musées, ainsi que sur les sites, entre les mois de février et d'octobre 2011.



En Tunisie, les musées se remplissent

Même situation en Tunisie, pays touristique où, ironie de l'histoire, les nombreux musées archéologiques ont été très épargnés au regard des pillages pratiqués avant la révolution par le clan Ben Ali (1). Mieux, les musées ont pu récupérer une partie de ces œuvres pillées par l'ex-dictateur et ses proches ! Stéphane Théfo, officier de renseignements criminels au sein de l'unité « œuvres d'art » d'Interpol, se veut par ailleurs nuancé sur la nature des pillages qui ont eu lieu dans les musées et dans les réserves, notamment en Égypte. *« On a tendance à parler en nombre d'objets volés, alors qu'il faudrait parler en terme de valeur. Tout vol est bien sûr une perte considérable pour l'archéologie, mais les œuvres qui ont disparu ne sont pas des pièces majeures. »* Finalement, le seul vol d'envergure constaté n'aura pas eu lieu dans un musée… mais dans une banque. Celle de la ville libyenne de Benghazi, où ont été dérobées des monnaies antiques d'une valeur inestimable, toujours introuvables depuis l'alerte lancée par Interpol le 19 septembre dernier.

Reste, tout de même, un défi de taille. Les musées, en premier lieu égyptiens, vont devoir très vite actualiser, voire créer, l'inventaire de leurs collections. *« Dans beaucoup de musées, il se révèle lacunaire et très ancien »*, explique Christian Manhart. *« Certains objets, même au prestigieux musée du Caire, ne sont pas encore inventoriés. L'Unesco va aider les Égyptiens à réaliser ces inventaires, mais c'est un projet qui peut prendre des années. »* ✚

Le pillage du musée égyptien du Caire, à deux pas de la place Tahrir, a été plus spectaculaire que dommageable.



SE FORMER, EXPOSER, VIVRE DE SON ART…

DE L'ÉCOLE AU MUSÉE : COMMENT ÉMERGENT LES JEUNES ARTISTES ?

Dossier réalisé par Adrien Guilleminot, Marc Héneau, Aurélie Romanacce et Marie Zawisza, et illustré par Aurore Petit

Oubliez le mythe du génial dilettante. Faire carrière dans l'art, c'est une passion, certes. Mais c'est aussi un métier. Voire une course d'obstacles. Se faire repérer, pouvoir exposer, trouver galeriste à son pied. Étudiants ou confirmés, les jeunes artistes témoignent.


46
À L'ÉCOLE
52
LES PREMIERS PAS
59
VERS LA CONSÉCRATION
64
L'AVIS DE L'HISTORIEN

À L'ÉCOLE PRATIQUEMENT ARTISTES, DÉJÀ COMBATTANTS

Marc Héneau Tetxte
Aurore Petit Illustration

Qu'apprend-on dans les nombreuses écoles d'art françaises ? À produire ses œuvres, bien sûr. Mais aussi les aspects « invisibles » du métier : communiquer autour de sa démarche, rencontrer des professionnels… Des études qui forgent le caractère mais ne préparent pas toujours aux réalités de la vie d'artiste.

Seulement 29 heureux élus sur 1 086 diplômés. C'est le nombre d'artistes présentés dans le cadre de « Soudain, déjà », l'exposition organisée à la fin 2011 dans les galeries d'exposition des Beaux-Arts à Paris. Commandé par l'école, l'événement avait pour ambition de présenter la génération 2001-2011 des diplômés. Au final, une petite trentaine de plasticiens a donc retenu l'attention du commissaire indépendant Guillaume Désanges. En guise de lot de consolation, les autres ont eu droit à une vidéo de deux secondes diffusait en boucle à l'entrée de l'exposition sur un petit moniteur. Une sorte de « diaporama des refusés » ? « *C'était une présence symbolique pour rappeler combien cette sélection est un exercice non scientifique, injuste et douloureux* », justifie le commissaire. Injuste sans doute, mais qui reflète bien la réalité.





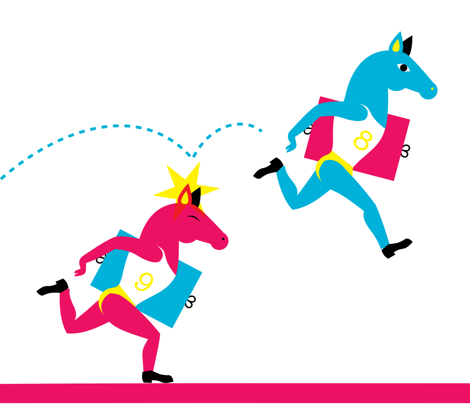
90 % D'INSERTION DANS LE DOMAINE ARTISTIQUE

En 2011-2012, on compte 45 écoles supérieures d'art. Elles forment, chaque année, environ un millier de DNSEP (Diplôme national supérieur d'expression plastique, niveau bac +5). Le cycle, de cinq années au total, mène en trois ans au DNAP (Diplôme national d'art plastique), puis au DNSEP après deux années supplémentaires. Trois options sont possibles : art, communication et design. Dix-huit mois après l'obtention du DNSEP, 62 % des diplômés de la promo 2009 ont un emploi, 14 % sont en recherche d'emploi, 16 % en formation et environ 8 % sont des indépendants en cours d'installation [1]. Parmi les diplômés employés, il y a presque autant de salariés (52,4 %) que d'indépendants (47,6 %). À noter que 89 % des diplômés travaillent dans le champ artistique ou para-artistique. On les retrouve dans le secteur des musées, des galeries et des centres d'art (16,7 %), dans la communication (8,6 %), dans l'éducation (6 %), le multimédia (4,3 %), l'architecture (4,9 %).

[1] *Enquête nationale de l'IREDU sur l'insertion à dix-huit mois après le diplôme (septembre 2011).*

Si, à l'issue de leurs cinq années d'études, les diplômés des écoles d'art trouvent du travail, seule une minorité s'engage véritablement dans une carrière d'artiste. Selon les sources et les écoles, cette proportion oscille entre 5 % et 20 % des élèves d'une promotion. Ceux qui ne deviennent pas plasticiens se retrouvent dans la sphère artistique au sens large : commissaire d'exposition, directeur de galeries, critique d'art, enseignant en arts plastiques, webmaster, responsable de communication dans un musée…

Comment les écoles préparent-elles leurs étudiants à se lancer dans la vie d'artiste ? Bon nombre des personnes sollicitées pour cette enquête récusent le concept de « fabrique d'artistes », façon de rappeler qu'il n'existe ni recette miracle ni parcours type. Selon Emmanuel Tibloux, directeur de l'école des beaux-Arts de Lyon et président de l'Association nationale des directeurs d'écoles d'art (Andéa), les études aux Beaux-Arts consistent avant tout en « *un enseignement à la création par la création et dispensé par des créateurs* ».



Le point fort des écoles : permettre aux étudiants de produire leurs œuvres

L'école d'art est d'abord un lieu de production artistique. Bien sûr, sont délivrés des cours de philosophie, d'esthétique, d'histoire de l'art… mais l'accent est porté sur la pratique. « *Pendant ces cinq années, on doit produire un corpus d'œuvres, en essayant différentes disciplines : volume, photo, vidéo…* », détaille Aurélie Pétrel, sortie des beaux-arts de Lyon en 2006. Les apprentis artistes bénéficient d'ateliers, de moyens techniques, d'un encadrement pédagogique… bref de toute une logistique, et même d'un budget de production. Au Fresnoy, à Tourcoing, par exemple, chaque élève dispose d'une enveloppe de 8 400 € par an pour concevoir une installation multimédia, tourner un film, réaliser une œuvre sonore… « *L'école ne leur fait pas un chèque en blanc* », prévient Éric Prigent, le coordinateur pédagogique de la deuxième année. « *Ils ont des rendez-vous à respecter pour défendre leur projet et celui-ci doit être validé par une commission avant de passer à la phase production.* » Pour son travail de fin d'études en 2009, Clorinde Durand a ainsi imaginé une étonnante installation exposée lors du « Panorama annuel des diplômés ». *Médusalith Amaquelin* représente une jeune femme nue, couchée dans l'eau, la tête et le corps recouverts par une impressionnante ✚







De Shanghai à la Palestine, JR s'est fait tout seul. Mais aujourd'hui, lui aussi a besoin de l'appui d'une galerie.

+ le lien entre tous ces acteurs. Il sollicite des critiques lorsqu'il édite un catalogue de son poulain, il n'omet jamais de le mentionner aux responsables de musées qu'il connaît. Et, bien sûr, il vend les œuvres…

Ce qui ne veut pas dire qu'une fois représenté par une « bonne » galerie, l'artiste est définitivement installé. *« Quand un artiste attend tout de son galeriste, il encourt souvent des désillusions*, observe Lili Reynaud-Dewar *(lire p. 62). On ne doit pas se cantonner à produire ses œuvres en attendant qu'elles se vendent. »* La jeune artiste parle d'autant plus en connaissance de cause qu'elle est maintenant représentée par deux maisons aux profils bien différents. À Paris, c'est Kamel Mennour qui l'accompagne. La liste des artistes qu'il soutient impressionne (de Daniel Buren à Anish Kapoor) et les collectionneurs qui visitent ses galeries ne sont pas les premiers venus. À Glasgow, la galerie Mary Mary n'a pas du tout la même envergure *« mais elle a un réseau incroyable »*, souligne Lili Reynaud-Dewar.

Car il en va des galeries comme des artistes : il y a les poids lourds, et les émergentes. Mélanie Rio, à Nantes, dirige un espace de la seconde catégorie. *« Ce que les artistes attendent d'une galerie comme la nôtre, c'est que nous les aidions à réaliser leurs projets, produire leurs pièces… »* Par des voies parfois originales, comme ces spectaculaires Pyramides en béton signées Nicolas Milhé, financées par le groupe Legendre pour y être installé dans le nouveau Q.G. rennais de cette entreprise de construction. Pour l'artiste, jeune Bordelais en vue (il a notamment participé à l'exposition « Dynasty », grande manifestation sur la jeune scène française au Palais de Tokyo et au musée d'Art moderne de la ville de Paris), le choix d'une galerie n'est pas qu'une question d'argent. *« Elle t'apporte une visibilité, notamment lorsqu'elle est présente sur des foires importantes, t'aide à monter les dossiers, te défend auprès des institutions… »* Ce qui n'empêche pas l'artiste de mettre lui-même sérieusement la main à la pâte : trouver un éditeur pour publier son catalogue, proposer des projets délirants comme celui qu'il va réaliser dans un bar à Gand…

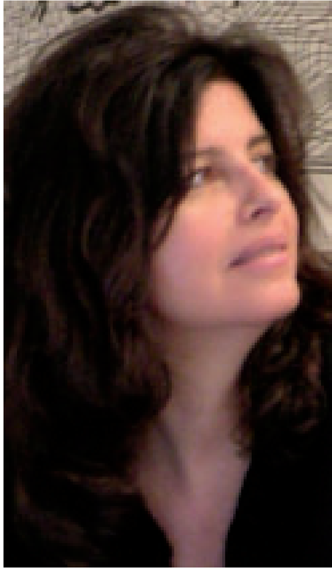
Effectivement, même soutenus par une galerie, ou édité par de prestigieuses marques de mobilier qui jouent un peu le même rôle dans le cas des designers, une constante demeure : ceux qui émergent sont capables de déployer une énergie folle, loin, très loin du cliché du génial dilettante. C'est le point commun de tous les artistes qui témoignent dans ces pages. De la designer Constance Guisset (dix-sept projets menés de front en ce moment) à Bertille Bak (quatre expositions en 2012), sans omettre Lili Reynaud-Dewar, à la fois artiste, critique et enseignante : l'art est un sprint de fond ! Avec, au bout de la ligne droite, la consécration d'une grande exposition en France, voire à l'étranger. Pour Yves Aupetitallot, le directeur du Magasin de Grenoble, c'est en effet la suite logique pour les artistes qui sont déjà passés par son prestigieux centre d'art. *« Le milieu français a une vraie capacité à soutenir et faire émerger les jeunes artistes. Par la suite, il nous manque un maillon : passé quarante ans, c'est hors des frontières qu'il faut s'imposer. »* Mais c'est une autre histoire… ■

LE CHOIX D'UNE GALERIE N'EST PAS QU'UNE QUESTION D'ARGENT

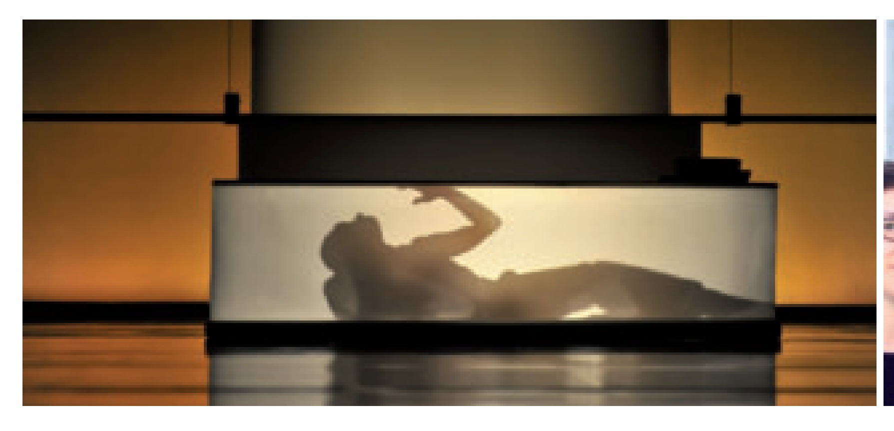
PATRICIA DORFMANN

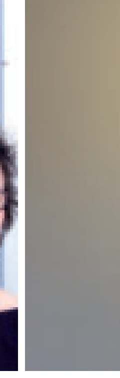
Faire connaître un artiste : un travail de longue haleine

« J'aime beaucoup faire connaître de nouveaux artistes. Mais, je ne peux pas en accueillir autant que je le voudrais… C'est vraiment un travail de longue haleine de faire émerger un artiste, car il faut que tous les éléments coïncident pour le rendre visible partout au même moment : dans une galerie, un musée, mais aussi sur les foires du marché de l'art. C'est pour cette raison que certaines collaborations peuvent démarrer doucement. En 2009, j'ai ainsi fait la connaissance de Lionel Sabatté par l'intermédiaire d'un autre jeune artiste, Baptiste Debombourg qui faisait déjà partie de la galerie. Baptiste m'a présenté Lionel à l'occasion d'une œuvre qu'ils avaient faite à quatre mains. J'ai commencé par exposer ses peintures et ses installations lors d'expositions collectives. Puis, j'ai organisé sa première exposition personnelle en 2010. La prochaine est d'ailleurs prévue, toujours à la galerie, du 17 mars au 14 avril. Le rôle de la galerie, c'est de donner un cadre d'existence au travail de l'artiste. D'abord, en le faisant rencontrer des critiques qui rédigeront les textes du catalogue de son exposition. Je le diffuse avant le vernissage : cela permet aux collectionneurs de pouvoir appréhender le travail de l'artiste avant l'exposition. Puis, si ces derniers sont séduits, ils pourront le soutenir aussi bien financièrement que moralement. Enfin, la dernière étape consiste à introduire progressivement l'artiste sur le marché de l'art. » **A. G.**



Patricia Dorfmann dirige la galerie du même nom à Paris







CONSTANCE GUISSET

Son parcours

2003-2007 : *études à l'ENSCI et administratrice du studio des frères Bouroullec*

2007 : *grand prix design de la Ville de Paris*

2008 : *scénographie du* Funambule, *d'Angelin Preljocaj*

2010 : *créateur de l'année au Salon Maison & Objets*

De l'ESSEC, via le studio des frères Bouroullec, cette jeune femme n'a mis qu'une poignée d'années à changer radicalement de vie et devenir l'une des nouvelles têtes les plus réputées du design made in France. Comment, en sortant d'une grande école de commerce, Constance Guisset s'est-elle retrouvée à créer une clé USB pour LaCie, une suspension pour l'éditeur Petite Friture, des scénographies pour le chorégraphe Angelin Preljocaj ou le musée des Arts décoratifs ? D'abord, en… retournant sur les bancs de l'école. À l'ENSCI, où cette bricoleuse née « s'éclate » avec les innombrables machines mises à la disposition des étudiants pour réaliser leurs projets. Parallèlement, elle travaille à mi-temps comme responsable administrative du studio de Ronan & Erwan Bouroullec, superstars du design français. *« Une expérience géniale,* s'exclame Constance. *J'ai pu les observer travailler, mesurer leur exigence, la patience qu'il faut pour mener un projet comme on l'entend… »* Lorsqu'elle commence à voler de ses propres ailes, les récompenses pleuvent. Le grand prix du design de la ville de Paris, décroché dès l'année de son diplôme ? Un bon coup de pouce financier de 8 000 €, et surtout un sacré encouragement, *« un premier écho positif sur mon travail ».* Les aides du VIA obtenues l'année suivante ? *« L'opportunité de réaliser deux prototypes, et d'être exposée au Salon du meuble de Milan »,* le rendez-vous le plus important des professionnels du secteur. Le prix de créateur de l'année, au Salon Maisons & Objets, à même pas 35 ans, constitue déjà un premier couronnement. Mais la route est encore longue pour cette boule d'énergie qui dessine des objets d'une incroyable légèreté : elle a mis fin à sa collaboration avec les Bouroullec qu'il y a deux ans, et bataille pour faire tourner sa petite agence de quatre personnes. **A. G.**





MAGAZINE

< Peintre à l'ancienne et technophile : notre portrait de David Hockney, page 78.

PICASSO INTIME

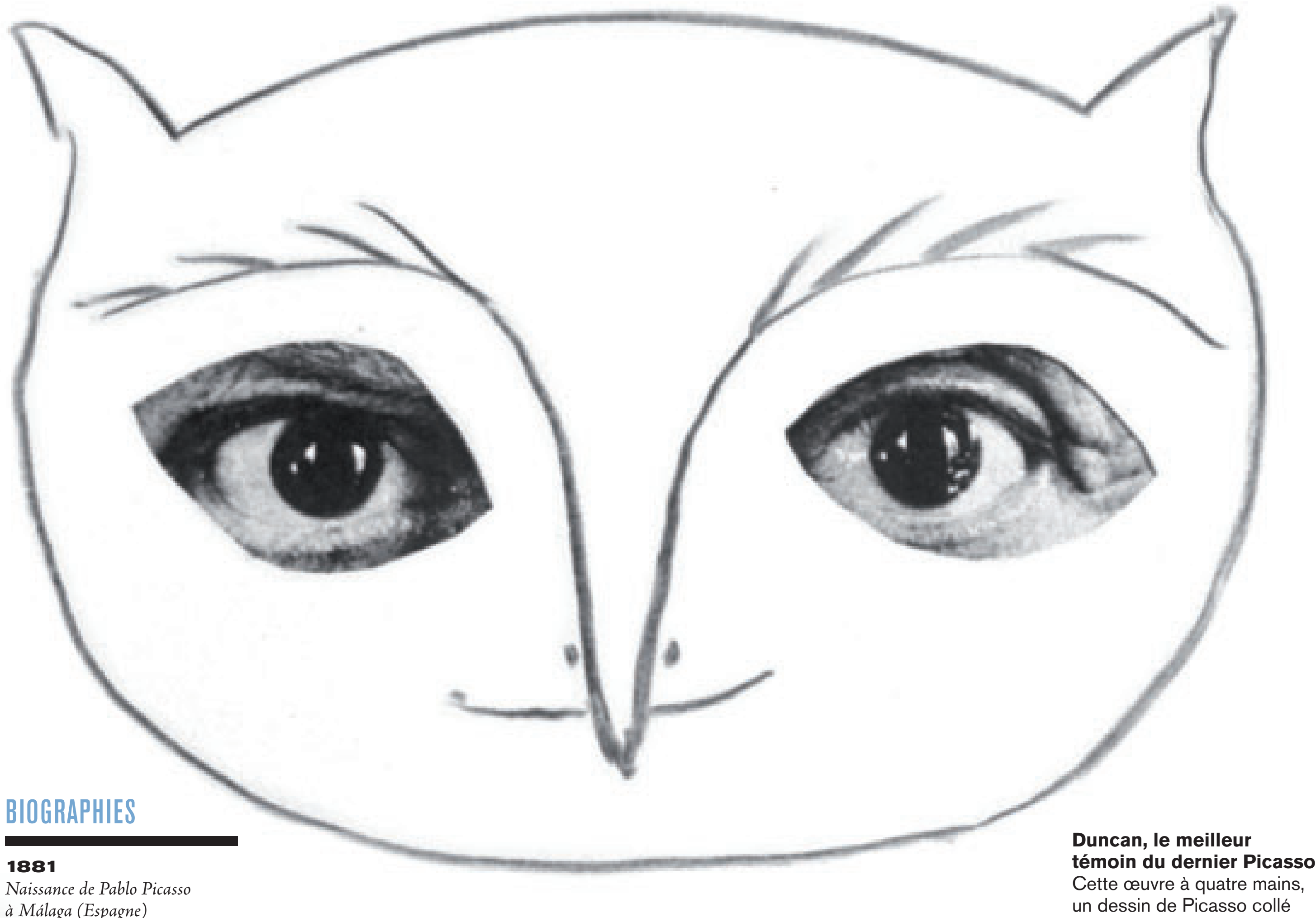
Février 1956 : l'un des plus grands reporters de guerre de l'époque, David Douglas Duncan, sonne à la porte d'une superstar nommée Pablo Picasso. Coup de foudre immédiat ! Des années durant, le photographe va immortaliser le maître presque 24 heures sur 24. Un témoignage fantastique et une belle histoire d'amitié, que le musée de la Piscine de Roubaix expose en 150 photos de Duncan et 100 œuvres de Picasso.

Adrien Guilleminot TEXTE
Gaëtane Deljurie ENCADRÉ



Une amitié de dix-sept ans
Entre leur rencontre et le décès de Picasso, dix-sept années se sont écoulées, durant lesquelles « DDD » prendra les images les plus fortes et les plus intimes de « PP ».

Picasso posant avec Duncan,
Gjon Mili, septembre 1960



Duncan, le meilleur témoin du dernier Picasso
Cette œuvre à quatre mains, un dessin de Picasso collé sur un cliché de Duncan, est une rareté : la plupart du temps, le photographe se « cantonne » au rôle de discret témoin de l'inlassable activité du peintre.

Autoportrait en hibou,
épreuve gélatino-argentique, juillet 1957

BIOGRAPHIES

1881
Naissance de Pablo Picasso à Málaga (Espagne)

1907
Avec les Demoiselles d'Avignon, *le peintre initie la révolution cubiste*

1916
Naissance de David Douglas Duncan à Kansas City (États-Unis)

1951
Le photographe publie This is War !, *un ouvrage sur la guerre de Corée, qui assure sa célébrité*

1956
Rencontre des deux hommes à Cannes. Dès lors, Duncan rendra de très fréquentes visites aux Picasso

1958
Parution du Petit Monde de Pablo Picasso, *le premier des huit livres que Duncan consacre à son ami*

1973
Picasso décède le 8 avril à Mougins

Être là au bon endroit, et au bon moment : un principe de base pour tout reporter qui se respecte ? On ne peut pas mieux résumer, en tout cas, la carrière du photographe américain David Douglas Duncan. En 1934, David a 18 ans, il vient d'entrer à l'université de Tucson (Arizona) pour y entreprendre des études d'archéologue. Sa sœur lui a offert son premier appareil photo, qu'il étrenne dans les rues de la ville. Un incendie se déclare à l'hôtel Congress, le jeune homme mitraille le bâtiment en flammes, s'attarde sur un type qui essaye par tous les moyens d'entrer dans l'hôtel pour y récupérer sa valise. En ouvrant les journaux le lendemain, surprise ! Duncan se rend compte que le voyageur en question n'est autre que John Dillinger, gangster, braqueur de banque et ennemi public numéro un qui sera abattu par le FBI quelques mois plus tard. Ses études terminées, il se lance donc dans une carrière de photographe et de reporter de guerre. D'abord dans le civil (notamment pour le prestigieux *National Geographic*), puis sous les drapeaux lors de la guerre du Pacifique, enfin pour l'emblématique magazine *Life* qui l'envoie à Jérusalem, en Grèce, et surtout en Corée, où sa couverture du conflit lui assure une renommée comparable à celle du géant de la photographie d'actualité, Robert Capa. Ce dernier promet à Duncan de lui présenter Pablo Picasso, mais il saute sur une mine en 1954 en Indochine, lors d'un reportage qu'il avait justement accepté de faire en remplacement de… Duncan. Le destin.
Bref, l'homme qui sonne à la grille de la villa La Californie, sur les hauts de Cannes, où réside Picasso, est l'un des photographes les plus chevronnés du monde. Il ne le sait pas encore, mais son sens du timing va une nouvelle fois faire merveille. ✚

Une première rencontre invraisemblable
Au culot. En février 1956, en partance pour l'Espagne, David Douglas Duncan décide de passer par Cannes rendre visite à Pablo Picasso. Il sonne, Jacqueline Picasso lui ouvre et le mène à travers pièces et couloirs jusqu'à… la salle de bains, où Picasso est en train de se savonner ! *« Je devais donner moi aussi l'impression d'être tout nu, sans mon appareil, aussi m'a-t-il dit d'aller le chercher.* » Dès lors, Duncan sera le témoin privilégié des grands et petits événements de la vie du maître espagnol.

^ Pablo Picasso dans son bain, le jour de sa rencontre avec David Douglas Duncan, *Cannes, 8 février 1956*





✚ Car on n'accepte pas tout le monde chez les Picasso. Même les amis proches peuvent se voir éconduits. Ils pestent contre la nouvelle compagne de Picasso, Jacqueline Roque, qu'ils accusent de « séquestrer » le grand homme. Duncan, lui, est accueilli comme le fils prodigue *(voir ci-contre)*. L'Américain s'est rendu sans introduction chez le peintre espagnol. Mais pas les mains vides. Dans sa poche, un cadeau : un lourd anneau d'or sur lequel il a fait sertir une pierre sculptée d'un dessin de coq qui ressemble à un Picasso. Cadeau accepté, le peintre invite le photographe à revenir. Et voici comment, au bon endroit, au bon moment, « DDD » va devenir un membre de la famille. Et l'irremplaçable témoin des dernières années de « PP ».
Dès l'été, le photographe reparaît. Il a décroché un contrat pour publier un livre sur le peintre, ouvrage qui deviendra *Le Petit Monde de Pablo Picasso*. Il y consacre presque toute l'année 1957, photographiant son modèle sous toutes les coutures. L'ouvrage rencontre un succès retentissant : 150 000 exemplaires vendus les cinq premières années. *« Duncan raconte que Picasso l'a laissé travailler*

<< Tête casquée, *bronze, 1933*

< Transport de la *Tête casquée*, *villa La Californie, Cannes, été 1957*



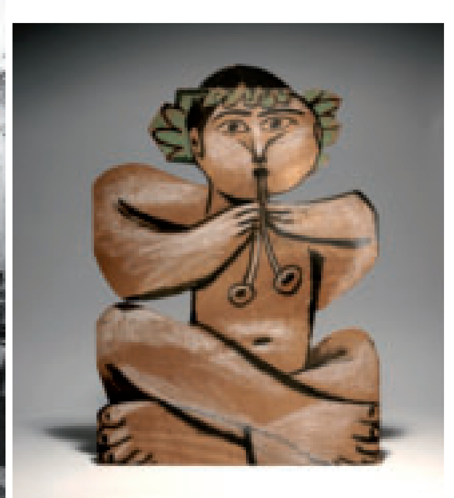


Au cœur d'un atelier mythique : La Californie à Cannes
De 1955 à 1961, c'est sur les hauteurs de Cannes, dans la villa La Californie que s'est installé Picasso. Enfin, installé… *« L'entrée même de la maison ressemblait à une jungle surpeuplée »*, écrit Duncan à l'époque.
Cet invraisemblable bric-à-brac, déjà bien encombré sur cette toile, peinte à l'époque de l'emménagement, regorge de toiles, sculptures, céramiques du maître. Un motif de choix pour le photographe (*photo ci-dessous*).

‹ L'atelier de La Californie,
23 octobre 1955, huile sur toile
↳ L'atelier de La Californie, *1957*
⌄ Musicien assis,
1956, pastel sur contreplaqué

absolument comme il l'entendait, avec une confiance aveugle, témoigne Stéphanie Ansari, l'une des deux commissaires de l'exposition qui retrace cette incroyable rencontre au musée de la Piscine à Roubaix. *Il lui disait "Ces photos sont toutes vraies, fais-en ce que tu veux".* » Ce joli coup éditorial en appelle d'autres : en collaboration, Pablo et David réalisent en 1961 *Les Picasso de Picasso,* un inventaire des œuvres que le peintre conserve pardevers lui. Lorsque Duncan lui envoie un chèque de 10 000 $ (la moitié de la somme versée par l'éditeur du livre), Picasso le lui rend avec une dédicace : un petit faune applaudissant le photographe pour son livre. Clin d'œil à une œuvre du peintre représentant cet être mythologique, que Duncan avait essayé d'acheter sans succès des années auparavant.
Qu'est-ce qui vaut au reporter une telle liberté de mouvement ? « *Lorsqu'on lui pose la question directement, Duncan sourit et répond simplement que lui et Picasso s'apprécient, tout simplement* », explique Stéphanie Ansari. Sans doute vrai, mais un peu court. Plusieurs facteurs peuvent expliquer la parfaite entente entre les deux hommes. D'abord, une admiration réciproque. Duncan est subjugué par Picasso, mais le peintre est lui aussi soufflé par le courage et le culot du photographe de guerre. Plusieurs images de David montrent Pablo, l'air grave, en train de regarder les clichés que son jeune ✚









Un facétieux pater familias
Duncan ne se cantonne pas au rôle de « biographe en images » de l'artiste Picasso : les clowneries du peintre, ses jeux avec les enfants parsèment aussi l'exposition. Ses derniers apprécient particulièrement la compagnie du photographe, car *« il prêtait attention à notre présence »*, écrit ainsi Claude Picasso dans le catalogue.

^ **Picasso portant un masque de clown,**
juillet 1957, villa La Californie, Cannes
¬ **Nature morte aux cerises,**
12 novembre 1943, huile sur toile



AU FIL DES CLICHÉS DE L'AMÉRICAIN, C'EST AUSSI L'HOMME PICASSO QU'ON DÉCOUVRE

+ pleines mains pour en sucer les arêtes. Quelque chose dans l'air songeur du peintre alerte Duncan, qui a tout juste le temps de commencer à mitrailler. Picasso revient à table avec un morceau d'argile humide, y imprime délicatement plusieurs fois le squelette. Puis découpe ces « fossiles » pour en orner l'une de ses fameuses assiettes, emblématiques de cette période du peintre. Grâce aux réflexes de Duncan, l'exposition permet d'assister en quelque sorte en direct à la réalisation de nombreuses œuvres de Picasso. Ces dernières, qu'elles soient au centre de la composition du photographe, ou qu'elles surgissent dans le cadre au hasard des facéties du peintre et de ses proches, sont aussi exposées à la Piscine, qui en réunit une centaine. Entre les deux hommes, une belle histoire d'amitié, donc. Mais aussi une communauté d'intérêts. *« Pour Duncan, qui*

a enchaîné les conflits, les séjours chez les Picasso sont une véritable catharsis, expliquent les commissaires. *La fraîcheur et la sincère admiration que lui porte Duncan font aussi beaucoup de bien à Picasso.* » Le soin apporté par Duncan à ces photos et le temps que lui accorde le peintre montrent aussi que les deux hommes ont parfaitement conscience d'être en train d'écrire un chapitre important de l'histoire de l'art. Ce n'est pas un hasard si, juste avant sa rencontre avec Duncan, le peintre a accepté de se faire filmer par Henri-Georges Clouzot pour *Le Mystère Picasso* : tout ce qui sert à documenter son travail l'intéresse. Dans un entretien avec un autre photographe, Brassaï, l'Espagnol déclare alors : « *Il ne suffit pas de connaître les œuvres d'un artiste. Il faut aussi savoir quand il les faisait, pourquoi, comment, dans quelle circonstance. […] Je tiens à la postérité une documentation aussi complète que possible… Voici pourquoi je date tout ce que je fais.* » Et voici pourquoi, un jour d'hiver 1956, il a ouvert en grand sa porte à un photographe inconnu, qui deviendra ensuite son ami « Doonkhan ». ■



Avec Jacqueline, la dernière épouse
Jacqueline Roque entre dans la vie de Picasso en 1954 (ils se marieront sept ans plus tard). Comme toutes les femmes du peintre, elle devient aussitôt un personnage récurrent de son travail : portraits peints, sculptés, modèle pour d'innombrables toiles… Très liée à Duncan (qui lui consacrera un livre : *Picasso and Jacqueline*), c'est elle qui l'autorise à photographier le dernier atelier de Pablo Picasso, après sa mort.

< Madame Z. (Jacqueline aux fleurs)
2 juin 1954, huile sur toile
< < Picasso devant le portrait *Jacqueline aux fleurs*, *1957*

À VOIR

Picasso à l'œuvre. Dans l'objectif de David Douglas Duncan
Jusqu'au 20 mai. La Piscine/ Musée d'art et d'industrie André Diligent, 23, rue de l'Espérance, Roubaix. 11h-18h (sf lun.). 11h-20h le ven. 13h-18h les sam. et dim. 4,50 €/7 €. Tél. : 03 20 69 23 60. www.roubaix-lapiscine.com

À LIRE

Le catalogue de l'exposition
Une somme sur la relation entre les deux hommes, mais aussi sur la période si féconde du « dernier Picasso » (les années 1950-1970). Indispensable et érudit. Éd. Gallimard, 264 p., 300 ill. 39 €

EXPOSITION

ARTEMISIA L'AFFRANCHIE

De la violence, du courage et de la détermination… Femme peintre dans un monde d'hommes, elle ne se soumit jamais à la loi du plus fort et réussit à se faire un prénom dans l'Italie du XVIIe siècle. Le musée Maillol présente la peinture de cette femme libre. Pour la première fois en France.

Sabrina Silamo TEXTE

« Elle peint comme un homme ! », tel est l'argument ultime servi par son peintre de père, le célèbre Orazio Gentileschi au gardien de l'Académie de San Luca en 1610. Mais rien n'y fait : Artemisia ne peut accéder à ce temple du savoir artistique réservé aux hommes. Pourtant, depuis l'âge de 5 ans, elle broie les couleurs, prépare les enduits, encolle les toiles, cuit les huiles, tend les châssis. Son école, c'est l'atelier de son père. Ses professeurs, Le Caravage (un proche de son père), Carrache ou Raphaël dont elle étudie scrupuleusement les peintures. L'assistante est douée, bien plus que ses trois frères : elle dessine et utilise la couleur avec un tel talent que son père est bientôt conscient qu'il n'a plus rien à lui transmettre. La bienséance voudrait qu'Artemisia, désormais âgée de 17 ans, quitte l'atelier, situé dans le quartier des artistes, l'un des plus malfamés de Rome. Mais son père ne peut se résoudre à perdre sa meilleure disciple et son modèle de prédilection. Elle incarne la sainte Cécile qui joue du violon, la Madeleine éplorée aux pieds du Christ, sainte Ursule… Orazio peint inlassablement sa fille, reconnaissable grâce à sa longue chevelure d'un blond cuivré. Tandis qu'Artemisia intervient fréquemment sur les œuvres de son père en y apportant une touche réaliste, elle signe un premier chef-d'œuvre, *Suzanne et les vieillards*. +

À VOIR

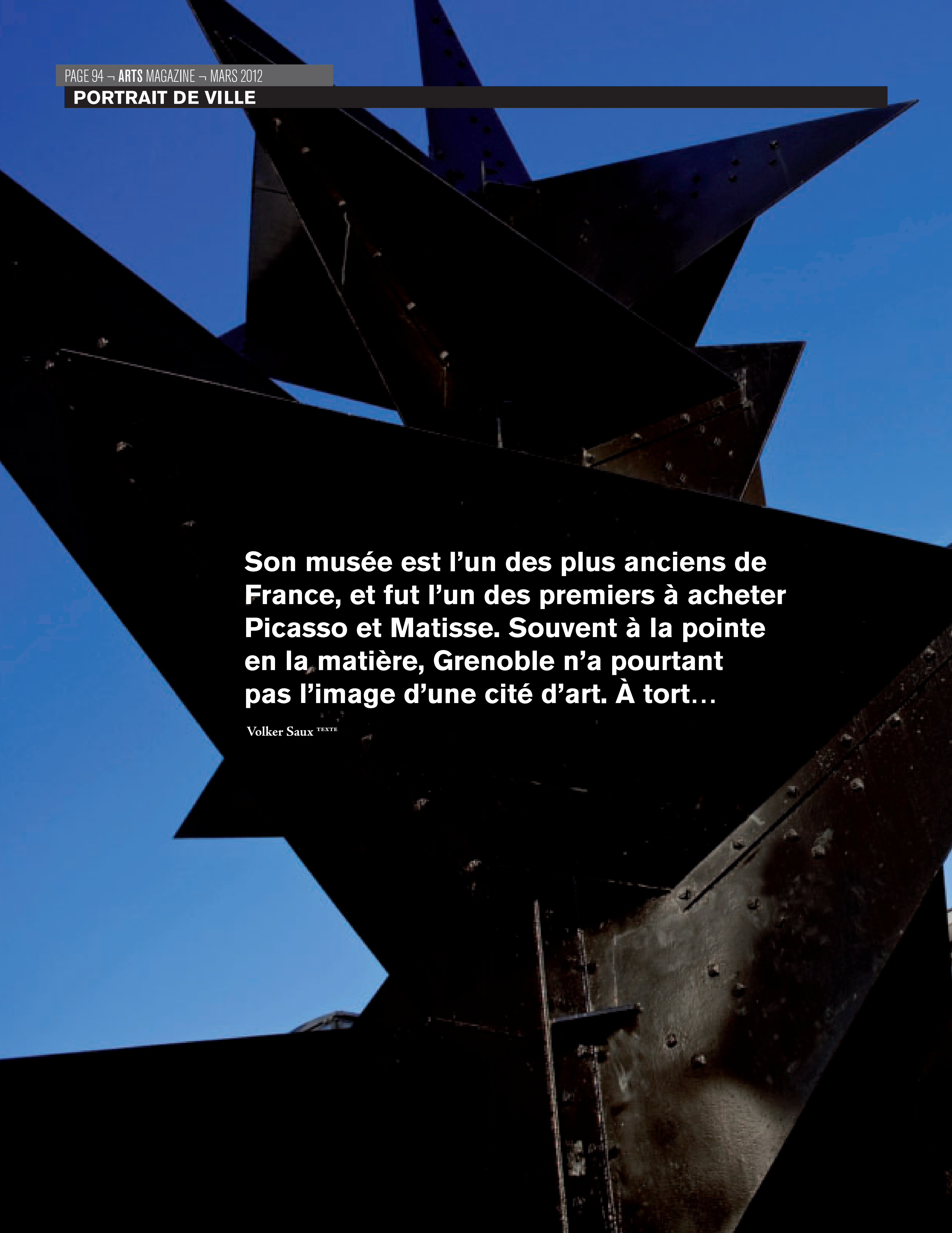
Artemisia (1593-1654) Pouvoir, gloire et passions d'une femme peintre
du 14 mars au 15 juillet

MUSÉE MAILLOL
59-61, rue de Grenelle
Paris 7e
10h30-19h et 10h30-21h30
le ven. 9 €/11 €
Tél. : 01 42 22 59 58
www.museemaillol.com

Une muse inédite
Cette peinture, récemment attribuée à Artemisia, est l'une des neuf muses exécutées à Naples. Elle rassemble toutes les caractéristiques de l'art d'Artemisia : bijoux ciselés, étoffes précieuses, jeu de lumière… et incarnat si sensuel.

Allégorie de la peinture,
1938-1945, huile sur toile,
collection particulière





Son musée est l'un des plus anciens de France, et fut l'un des premiers à acheter Picasso et Matisse. Souvent à la pointe en la matière, Grenoble n'a pourtant pas l'image d'une cité d'art. À tort…

Volker Saux TEXTE

GRENOBLE
LA PIONNIÈRE SE RÉINVENTE



BURTON,



COMPLÈTEMENT CRAYONNÉ



Sabrina Silamo TEXTE

La Cinémathèque présente… le manège désenchanté de Tim Burton. Réalisateur et scénariste, mais aussi peintre et illustrateur, le ténébreux Californien s'est créé un univers surréaliste peuplé de héros excentriques. Edward aux mains d'argent, Mister Jack ou Catwoman sont donc les guides particuliers d'une exposition exceptionnelle présentant plus de 700 œuvres : croquis, peintures, sculptures, marionnettes, maquettes, costumes, accessoires… autant de bornes posées dans d'étranges paysages gothiques. Attention, Burton Attacks.

Série « Trick or Treat »,
1980, mine, encre et crayons de couleur, 23,8 x 39,4 cm,
coll. part.







Série « Trick or Treat »,
1980, crayon, encre et marker,
38,1 x 38,1 cm, coll. part. ^

Picasso Woman,
1980-1990, crayon,
encre et pastel,
33 x 26 cm, coll. part. ↗

Blue Girl with wine,
v. 1997, huile sur toile,
71,1 x 55,9 cm, coll. part. <

Série « Trick or Treat »,
1980, crayon et encre,
36,8 x 29,2 cm, coll. part. >



UN UNIVERS TRAGI-COMIQUE

Clowns monstrueux, femmes décousues et animaux recousus… Burton laisse libre cours à son obsession pour la métamorphose, la transformation corporelle (magnifiée avec Batman, banal homme d'affaires qui mue en chevalier des ténèbres) et accouche de multiples personnages hybrides. Comme dans le laboratoire d'un Frankenstein moderne, le réalisateur se plaît à subvertir les genres : il mélange les références de la culture populaire américaine, et notamment la fête d'Halloween, avec ses influences européennes : la peinture de Francis Bacon (les corps écorchés), de Van Gogh (les couleurs) ou de Picasso (période cubiste) et le cinéma expressionniste allemand dont il copie les perspectives dépravées : le Dr Caligari, héros du film muet de Robert Wiene, pourrait déambuler dans ce drôle de cabinet représenté ci-dessus.



4 8

Pavillon de la Sécession ^

Judith I et la tête d'Holopherne,
1901, huile sur toile,
le Belvédère >

VIENNE
DANS LA LUMIÈRE DE KLIMT



^ Gustav Klimt photographié par Anton Joseph Trčka, 1914

Tout, tout, tout… Pour le 150e anniversaire de la naissance de Klimt, la capitale autrichienne exhume pour la première fois tout ce qu'elle possède de l'artiste et même un peu plus : tableaux, dessins rarement montrés, correspondance fournie. C'est le moment de s'offrir un week-end dans la ville à la découverte de l'auteur du *Baiser.*

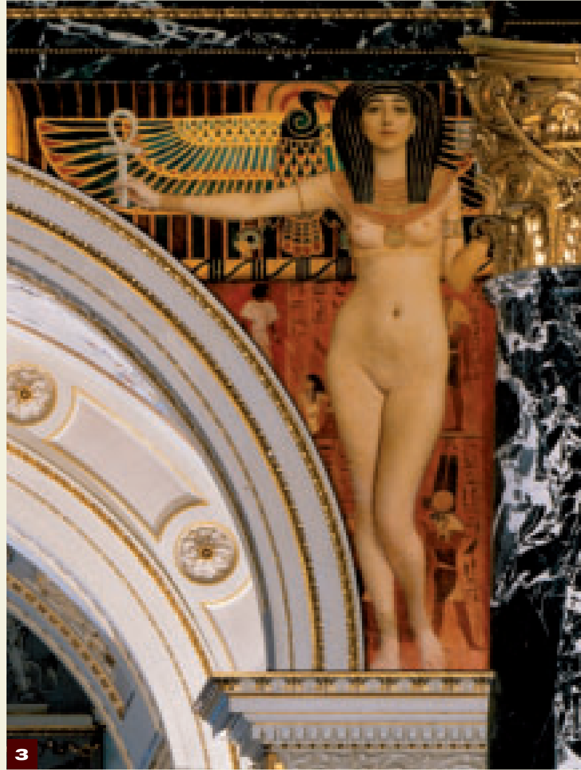
Léo Pajon REPORTAGE

Impossible d'échapper à l'artiste quand on chemine dans les rues de l'ancienne capitale impériale. Elle conserve les traces de la mue du peintre, né en 1862. Notre parcours permet de suivre pas à pas une mutation comme on en rencontre peu dans l'histoire de l'art, celle d'un décorateur assez scolaire qui a subitement pris son indépendance jusqu'à devenir le chef de file de l'art moderne. Un peu comme si un peintre pompier comme Jean-Léon Gérôme s'était brusquement changé en Monet… Et le 150e anniversaire de sa naissance est le moment idéal pour partir sur ses pas : en plus des édifices qui conservent son empreinte (fresques, mosaïques…), quasiment tous les lieux qui abritent ses œuvres lui consacrent une exposition.

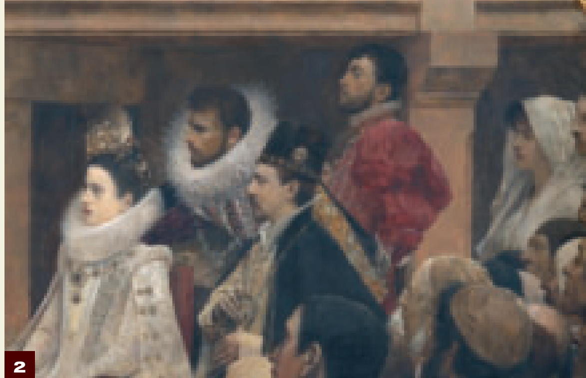
+

VOYAGE · VIENNE





Musée des beaux-arts



Plafond du théâtre de la ville [détail], 1879



+ Élève brillant

Sa période d'apprentissage est la plus visible dans la ville et aussi la moins connue du grand public. Fils d'un graveur sur or, il poursuit des études à l'école des arts appliqués de Vienne, également fréquentée par son frère Ernst. Avec un troisième camarade, Franz Matsch, et très encouragés par leurs professeurs, les frères Klimt créent en 1979 la « Compagnie », un atelier de décoration amené à embellir les nouveaux monuments de la ville alors en pleine métamorphose.

Décorateur au service des puissants

C'est ainsi sur le « Ring », le boulevard qui entoure la vieille cité à partir du XIXe siècle, que l'on peut observer ses premières grandes commandes commises au sein de la Compagnie. Les fans du *Baiser* vont être surpris… elles se bornent à représenter des scènes historiques ou des allégories en tentant de rester le plus réaliste possible et en n'hésitant pas à accumuler les détails, dans le goût très « chargé » de l'époque. À voir au moins pour évaluer l'écart avec ses productions passées à la postérité ! Sur la façade du **Parlement** 1 (imitant un temple grec), le long bandeau en mosaïque réalisé dans un style pompeux, copiant l'art antique, est bien l'une des créations de la Compagnie. L'empereur François-Joseph, en toge, y prend des allures de dieu grec au milieu d'un curieux harem : les dix-sept femmes qui l'entourent figurent les dix-sept provinces réunies dans l'empire ! Le jeune décorateur y révèle déjà une fascination pour les dorures.

Il suffit de traverser le boulevard et de rentrer dans le **Burgtheater** 2 pour voir d'autres œuvres du même

tonneau. Klimt a déclaré un jour n'avoir réalisé aucun autoportrait. Il oubliait (consciemment ?) celui que l'on peut encore admirer aujourd'hui au plafond de ce grand théâtre de la ville. En observant bien, on le voit jeunot, portant un costume en vogue dans l'Angleterre élisabéthaine, une fraise autour du cou *(voir détail à gauche)* ! Et si le plafond du Burgtheater montre les grands théâtres européens, les décorations de l'escalier du **musée des beaux-arts** **4**, toujours sur le Ring, présentent quant à elles des allégories des grands courants artistiques. Klimt s'est notamment chargé d'illustrer l'art antique. Certes, ses contributions très léchées sont plus stylisées que celles de ses camarades (il s'appuie sur des formes géométriques pour structurer ses compositions), mais elles manquent encore cruellement de personnalité.

Chef de file de la dissidence

Les morts de son père puis de son frère Ernst en 1892 amènent Klimt, en pleine crise morale et artistique, à se retrancher de la vie publique. Pendant plusieurs années, il produit peu et cherche de nouveaux repères… jusqu'à s'acoquiner avec la jeune avant-garde de la ville, et devenir leur porte-étendard. Avec lui, des sculpteurs, des peintres, des architectes, des designers souhaitent s'affranchir de l'académisme de commande, créer sans tabou et entremêler leurs disciplines. Vous ne pouvez pas manquer leur réalisation la plus flamboyante : le **Pavillon de la Sécession** **4**, auréolé de son dôme éblouissant formé de 3 000 feuilles de laurier en métal doré (qui lui valut le sobriquet de « tête de chou dorée »). À l'intérieur est toujours conservée *La Frise Beethoven*, réalisée en 1902 pour une exposition collective autour du compositeur. Avec cette fresque géante (34 mètres de long !), Klimt rompt brutalement avec l'académisme et innove. Il utilise ainsi des pierres semi-précieuses, des boutons de nacre, des bijoux fantaisie, des anneaux de rideaux qui sont incrustés dans la peinture, réconciliant ainsi les arts appliqués avec le « grand art ». Sa fresque dénudée ne fut pas du goût de tous. « *Ces peintures conviendraient plus à des cavernes où se* ➕



Centre-ville

1 **Parlement** (Parlament)
Doktor-Karl-Renner-Ring 3

2 **Théâtre de la ville** (Burgtheater)
Doktor-Karl-Lueger-Ring 2

3 **Musée des beaux-arts** (Kunsthistorisches Museum)
Burgring 5

4 **Pavillon de la Sécession**
Friedrichstraße 12

5 **Musée des Arts appliqués** (MAK)
Stubenring 5

6 **Musée de Vienne** (Wien Museum)
Maderstraße 2

7 **Musée Léopold**
MuseumsQuartier Wien, Museumsplatz 1

8 **Le Belvédère**

G Station de métro



La Frise Beethoven, *1902, technique mixte sur stuc,* pavillon de la Sécession **4**

LE COIN DES ENFANTS

Éva Bensard TEXTE

Van Gogh

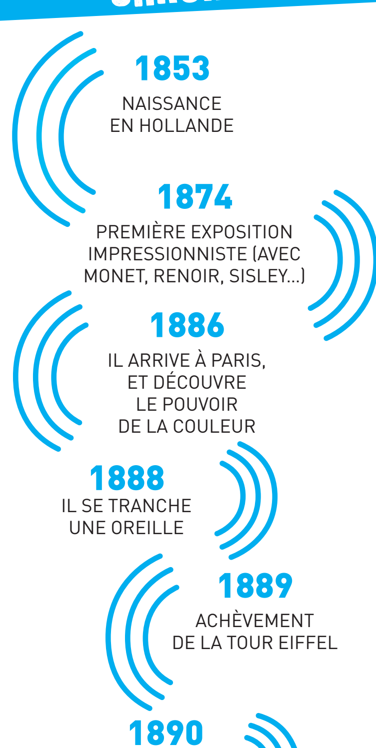


C'est qui l'artiste ?

Vincent Van Gogh naît en 1853, dans un village de Hollande. Vincent est un garçon inquiet et renfermé. Son père est pasteur, et il reçoit une éducation très stricte. À 16 ans, peu porté sur l'école, il enchaîne les métiers : il travaille dans une galerie d'art, puis se passionne pour la Bible, et part prêcher l'Évangile auprès de mineurs et de paysans pauvres. C'est en dessinant leurs conditions de vie miséreuses qu'il trouve enfin sa vocation : il veut être peintre ! Il retrouve Théo, son frère bien-aimé, à Paris, et sous l'influence des impressionnistes, il abandonne les teintes tristes pour des tons clairs et gais. En 1888, Vincent s'installe à Arles, et il peint la campagne, les nuits étoilées, et une série de tournesols inondés de sa couleur préférée : un jaune brûlant comme le soleil. Il invite son ami Gauguin à le rejoindre, mais lors d'une terrible dispute, il se tranche une oreille ! Puis se fait interner dans un asile. En 1890, rétabli, il s'installe près de Théo à Auvers-sur-Oise, à trente kilomètres de Paris. Il exécute en deux mois plus de 70 tableaux, mais il est de plus en plus tourmenté. Et dans un nouvel accès de désespoir, il se tire un coup de revolver dans la poitrine. Pauvre Vincent ! Maudit en son temps (il n'a réussi à vendre qu'une seule œuvre), il est aujourd'hui considéré comme un génie.

Ossip Zadkine
Buste de Van Gogh, chemise ouverte (deuxième état), 1955, bronze, musée Zadkine, Paris

CHRONOLOGIE



1853
NAISSANCE EN HOLLANDE

1874
PREMIÈRE EXPOSITION IMPRESSIONNISTE (AVEC MONET, RENOIR, SISLEY...)

1886
IL ARRIVE À PARIS, ET DÉCOUVRE LE POUVOIR DE LA COULEUR

1888
IL SE TRANCHE UNE OREILLE

1889
ACHÈVEMENT DE LA TOUR EIFFEL

1890
IL MEURT À 37 ANS

Vincent Van Gogh,
Le Père Tanguy, 1887,
musée Rodin, Paris

Bizarre !...

C'EST DES POSTERS SUR LE MUR ?

Plus aucune place de libre, le mur derrière le monsieur barbu est entièrement tapissé d'images. Avec toutes ces couleurs, elles ressemblent à des affiches, c'est vrai ! Et à leur manière, ce sont un peu les premières affiches japonaises. Ces estampes étaient en effet gravées et imprimées en plusieurs exemplaires, et vendues à l'unité, un peu comme les posters d'aujourd'hui. Ne coûtant pas plus cher qu'un bol de riz, elles eurent un succès fou auprès des Japonais, qui les accrochaient sur les murs de leurs maisons aux XVIIIe et XIXe siècles. Et, très loin du Japon, chez nous, ces gravures ont aussi émerveillé. À la fin du XIXe, les peintres européens en raffolaient, et beaucoup d'entre eux les collectionnaient. C'est le cas de l'auteur de ce tableau, le Hollandais Vincent Van Gogh. Avec ses maigres économies, il en achetait autant qu'il pouvait, et s'amusait à les copier. Quelles couleurs gaies, et quelle incroyable façon de dessiner, sans perspective ou presque, pensait-il en regardant ces estampes.



Tanguy, un vrai père pour les artistes !

La boutique du père Tanguy était minuscule (on raconte qu'en vitrine, on ne pouvait mettre qu'un tableau à la fois), mais elle a vu passer les plus grands peintres de l'époque. Tu as sûrement déjà entendu leur nom : Cézanne, Monet, Gauguin… et bien sûr Van Gogh, avec qui Tanguy va devenir très copain. C'est un *« drôle de bonhomme »*, disait Vincent, mais *« plus intéressant que bien des gens »*. L'artiste a fait plusieurs fois son portrait. Il faut dire que Tanguy était très généreux. Lorsque Van Gogh était sans le sous (c'est-à-dire très souvent), Tanguy acceptait une de ses toiles, et lui offrait en échange du matériel pour que Vincent puisse continuer à peindre. Il fut aussi l'un des premiers à reconnaître son talent, et à exposer ses œuvres dans sa petite vitrine. *« Quand je regarde ses toiles, ça me donne un coup dans la poitrine »*, disait le marchand.

LEXIQUE

Une estampe est une image imprimée sur papier. Cette impression pouvait se faire en plusieurs exemplaires, grâce à une planche de bois sur laquelle le peintre gravait son dessin, qu'ensuite on enduisait d'encres de couleur, et qu'on appliquait sur la feuille.

La perspective est une technique, inventée au XV[e] siècle par les Italiens, qui permet de donner l'impression que le tableau est « en relief ».

Les impressionnistes (Monet, Renoir) aimaient capturer en peignant en plein air les moments qui passent très vite : la neige en train de fondre ou un rayon de soleil sur l'eau.

Les couleurs sont dites **pures** lorsque le peintre les applique sans les mélanger.

À une époque où l'on peignait des tableaux compliqués et très savant (des batailles, des scènes religieuses), Vincent admirait la simplicité des histoires représentées par les artistes japonais, inspirées de la vie quotidienne et des merveilleux paysages de leur pays (ici tu peux reconnaître une vue du mont Fuji, le plus haut du Japon). Il n'est pas le seul : les impressionnistes, que Vincent fréquente jusqu'à point d'heure dans les cafés de la butte Montmartre, les adorent aussi. Van Gogh admire ces jeunes artistes, et à leur contact, il apprend une nouvelle manière de peindre. Il abandonne les tons sombres de ses débuts pour des bleus, des roses et des jaunes éclatants, et il applique ses couleurs par touches rapides, comme dans ce portrait. Regarde la veste, et le pantalon du père Tanguy, ce bonhomme à l'air bienveillant que Vincent a peint sur ce tableau : ils sont faits de petits traits parallèles de couleurs pures. Au cours de ce séjour parisien, un nouveau Van Gogh est en train de naître ! Par la suite, il n'oubliera jamais ces années, et gardera deux passions : la couleur et la figure humaine (il sera un très grand portraitiste, et fera plus de 40 autoportraits).







AGENDA

NOS CORRESPONDANTS

Ile-de-France : Émilie Formoso
emilie.formoso@artsmag.fr

Nord : Gaëtane Deljurie
gaetane.deljurie@artsmag.fr

Ouest : Lénaïc Gravis
lenaic.gravis@artsmag.fr

Est : Volker Saux
volker.saux@artsmag.fr

Sud-Est : Éva Bensard
eva.bensard@artsmag.fr

Sud-Ouest : Saskia Leblon
saskia.leblon@artsmag.fr

< Les ahurissants montages de Jean-François Rauzier, page 129.


ANNO
1719
8·6
Red
DÉMESURÉMENT BIÈRE
Beer from Holland
8·6
Red
SPECIAL RED BEER
Bavaria
Alc. 7,9% Vol.
Serve cool
8·6
Bavaria
AKATOA RCS PARIS B 434 403 283